

ALAIN DENEULT, *La médiocratie*, Montréal, Lux, 2015,  
218 pages

Louis Perron

Volume 10, numéro 3, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82550ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

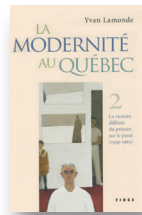
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Perron, L. (2016). Compte rendu de [ALAIN DENEULT, *La médiocratie*, Montréal, Lux, 2015, 218 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(3), 8–8.

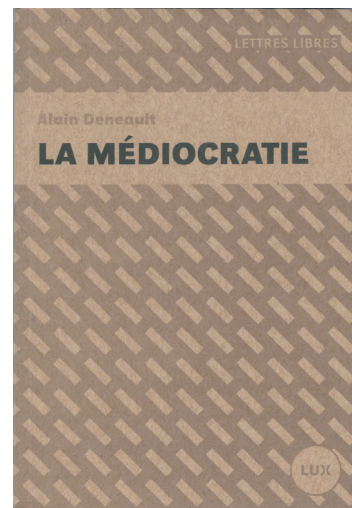
## MODERNITÉ

suite de la page 7



Desbiens, Fernand Dumont, Gaston Miron, Claire Martin, etc.) parviendront à relever le défi culturel de la modernité, en amont comme en aval de la date électorale sacralisée. L'argumentation à cet égard ne quitte jamais sa ligne directrice : la marche en avant de la société québécoise fut retardée par des obstacles institutionnels (cléricalisme, conservatisme politique et culturel), ce qui n'empêcha pas les accoucheurs héroïques de la modernité de « trouver la façon de subsumer le passé dans le présent, y compris en le refusant globalement, radicalement » (p.425-426).

Le tome 2 de *La modernité au Québec* ne contient pas de documents inédits ou de propositions théoriques nouvelles. Il a cependant le mérite de rassembler le chœur des « voix personnelles qui donneront un visage à [la] culture canadienne-française » (p. 99). Surtout, il fait sortir de l'ombre plusieurs protagonistes du bouleversement de la scène intellectuelle québécoise, souvent assignés à des seconds rôles, parmi lesquels Maurice Blain (le premier président du Mouvement laïque de langue française), le jésuite Ernest Gagnon, l'avocat Jacques Perrault, Lucile Durand ou le peintre Clarence Gagnon. L'abondance et la pertinence des sources convoquées par Lamonde justifient de remettre au générique ces acteurs importants et encore trop méconnus. ❖



ALAIN DENEAULT

## LA MÉDIOCRATIE

Montréal, Lux, 2015, 218 pages

Moraliste et pamphlétaire, Alain Deneault mène dans ce nouvel ouvrage une charge vigoureuse contre la médiocratie, cette maladie sociale virulente qui nous affecte tous profondément. Le livre déploie cette conviction de départ : les médiocres sont au pouvoir. Nous vivons dans la médiocrité institutionnellement, culturellement établie. La médiocrité est devenue la norme sociale qui gouverne l'entièreté de la société ; le médiocre est devenu majoritaire, le moyen élevé au pouvoir. À l'heure du conformisme, «... l'ordre médiocre [est] érigé en modèle » (p. 11). Les symptômes de la médiocrité sont le sommeil de la pensée, l'acceptation de l'inacceptable comme ce qui est inévitable, la confusion du révoltant et du nécessaire. L'injonction « Soyez médiocres ! » règne désormais sans partage.

Le domaine du savoir et de l'expertise est le premier domaine d'emprise de la médiocratie. Sans merci, Deneault épingle l'expert et se livre à une critique féroce des universitaires et du milieu universitaire dans son ensemble. Les universitaires sont coupés du monde, délaissent la conscience critique, s'enferment dans la prison du carriérisme et la mentalité tribale. Cette critique n'est pas nouvelle, mais elle rappelle en creux combien l'université est une utopie, combien il est difficile de penser par soi-même et d'être un véritable savant, un authentique chercheur.

Le second domaine de la médiocratie, et on ne s'en étonnera pas de la part de Deneault, est celui du commerce et de la finance. L'auteur s'emploie à une critique décapante du capitalisme et de l'économie. Une économie stupide et cupide, malade d'argent et soutenue par des experts, qui colonise tout.

La culture et la civilisation sont le troisième domaine de l'empire *médiocratique*. Il ne faut pas attendre le salut du côté de l'art et des artistes, entièrement subjugués par les gouvernants : les artistes sont en effet désormais entièrement soumis au marché. Se souvenant de Walter Benjamin, Deneault écrit :

À l'époque de la reproduction technique de l'œuvre d'art, ce n'est plus seulement tel ou tel artiste, telle ou telle école, telle ou telle discipline que se trouvent à soutenir les commanditaires, mais les produits de consommation d'une industrie de masse tout à fait liée aux autres secteurs d'activités du grand capital (p. 161).

Quelle parade opposer à cette décrépitude généralisée ? Que faire devant cette corruption foncière de la démocratie ? « Co-rompre », lance Deneault comme un véritable cri révolutionnaire. Il faut penser la corruption, mais aussi et surtout la nouveauté qui s'annonce au terme du processus de corruption. C'est la tâche de la philosophie.

Il nous faut d'abord décrire et nommer correctement les choses, reconnaître la situation. Ensuite vient le moment de la résistance, voire du renversement :

La désignation appropriée de ces régimes commande ensuite que nous y résistions si tant est que nous soyons démocrates, voire que nous voyions historiquement à les renverser. Dès lors, rompre avec cet ordre nouveau. Procéder à une rupture avec des logiques pernicieuses et destructives. Collectivement s'affranchir. Rompre ensemble. Co-rompre » (p. 200).

Voilà l'appel sur lequel le livre se termine.

Cette stratégie s'appuie sur un rappel inattendu de la philosophie de la nature d'Aristote. La corruption est une notion essentielle de cette philosophie. Mais celle-ci affirme également que la corruption est indissociable de la génération. Ce qui pourrit, ce qui meurt est principe de vie, source de renaissance, de vie nouvelle : « On génère une situation nouvelle à partir de celle que l'on rend caduque. Générer et corrompre relève d'une même puissance, voire d'un même partage » (p. 200). Ainsi va la nature. Deneault établit une analogie, qui permet le passage de la nature au politique :

On peut comprendre sans forcer le sens du texte que la génération relève de ce qui advient positivement d'un processus de transformation radicale. En forçant le langage, le programme politique en tension entre la corruption et la génération consiste à penser un projet politique comme visée de transformation substantielle des choses dans une forme qui nous semble souhaitable (p. 201).

Deneault ne nous en dit pas davantage sur les moyens concrets de cette subversion, sauf nommer les « carrés rouges », le mouvement « Occupy » et les printemps émancipatoires des dernières années. Tout Deneault est là : dans la critique, dans le refus, dans le décrochage. Mais comment passer à l'étape de la renaissance ? Deneault reste muet sur ce point, qui est le plus difficile.

Pessimiste, Deneault est également lucide. Il y a du Platon chez Deneault. Il y a surtout l'appel à une nouveauté radicale, à un monde nouveau, à un inédit. Sa révolte, son écœurement, son ras-le-bol, animé par une profonde indignation et une authentique aspiration éthique nous parle et nous rejoint. L'acuité du regard de Deneault réjouit car elle dit vrai. Lui reprochera-t-on de ne voir que le noir ? Ce ne sera pas sans rappeler la nécessité d'une telle perspective. Une bonne part du sens de l'existence humaine ne réside-t-elle pas dans la résistance à l'ordre établi, dans le refus de la facilité, dans le rejet énergique de la démission et de la paresse, bref dans la lutte farouche contre la médiocrité ? Heureusement qu'il souligne la présence de la résistance au sein même de la corruption. Car il existe des résistants, et ceux-là empêchent la ruine totale et définitive du projet humain.

Louis Perron

Université Saint-Paul